

LE DOSSIER DE PRESSE DES NOUVELLES NOURRITURES

242-XXI-1

RENÉ LALOU

(*Les Nouvelles littéraires*, 9 novembre 1935)

André Gide n'a jamais indiqué, je crois, à quelle date il commença d'écrire ces *Nouvelles Nourritures*. Pourtant, dès mars 1919, il en publiait, dans la revue *Littérature*, d'importants fragments qui portaient déjà cette épigraphe : « *Que l'homme est né pour le bonheur, certes toute la nature l'enseigne* ». Nous savions donc que, depuis des années, cet ouvrage était son journal de route ; nous ne sommes point surpris qu'il soit devenu, avec le concours des circonstances, un testament spirituel.

Pour donner une idée de son architecture, on pourrait sans trop d'inexactitude attribuer aux quatre livres dont il se compose ces sous-titres : louange de la joie, critique des certitudes métaphysiques, regards sur le passé, justification d'une foi dans le progrès humain. Mais dans ce recueil de confidences la pensée de Gide ne s'astreint pas à suivre un ordre rigoureux. L'auteur des *Nouvelles Nourritures* construit plutôt à la façon du musicien ; l'art avec lequel il expose, enrichit et assemble ses différents thèmes est d'un maître de la prose française.

Que dans cette prose s'épanouissent plusieurs poèmes, hymnes de gratitude à la beauté de l'univers, cela n'est point contradictoire chez celui qui toujours voulut « *goûter la quiète éternité dans l'instant* ». S'il est une chose, en effet, que l'on ne saurait mettre en doute, c'est bien la continuité, la cohérence interne de l'évolution qui a conduit Gide du protestantisme au communisme. La première étude que je lui consacrai en 1922, je la terminais par cette citation : « *J'écris pour qu'un adolescent, plus tard, pareil à celui que j'étais à seize ans mais plus libre, plus accompli, trouve ici réponse à son interrogation palpitante* ». En relisant

cette phrase dans *Les Nouvelles Nourritures*, je demeure persuadé qu'elle explique toute son œuvre.

Quelle réponse fournit-elle donc ? Celle que proclamait déjà l'envoi des *Nourritures terrestres* : « *Ne crois pas que ta vérité puisse être trouvée par quelque autre* ». Tel est le mot d'ordre que répète la dernière ligne des *Nouvelles Nourritures* : « *Ne sacrifie pas aux idoles* ». Or, ce qu'il réclamait d'un disciple, Gide l'a d'abord exigé de lui-même. Dans *Les Nouvelles Nourritures* où maintes pages évoquent sa tragique lutte avec les faux dieux, l'ironie atteste sa révolte contre « *tout ce qui diminue l'homme* », le lyrisme révèle une « *âme naturellement joyeuse* » qui a conquis la sérénité.

Maintenant il ose affirmer son bonheur parce qu'il le connaît inséparable du bonheur des autres, parce qu'il croit que le premier acte des êtres libérés sera de « *faire craquer les gâines* » qui causent tant d'inutiles souffrances. Aussi Nathanaël est-il un nom « *trop plaintif* » pour désigner l'ouvrier d'un tel affranchissement. Celui auquel il lègue, en cette émouvante confession, sa foi dans « *l'élargissement sans fin de l'amour* », André Gide l'appelle : « *Camarade* ». C'est pour lui redire avec une plus virile tendresse la grande parole de Pindare que l'humanité n'a pas encore comprise : « *Celui que tu es, deviens-le* ».

243-XXI-2

ANDRÉ THÉRIVE

(*Le Temps*, 3 janvier 1936)

Après trente-huit ans, M. André Gide donne une suite aux *Nourritures terrestres*. Bien qu'il ait négligé d'en dater les divers fragments, on peut supposer que ces *Nouvelles Nourritures* rassemblent des méditations d'époques différentes. D'abord on remarquera que le début garde les traces du ton symboliste ou symbolard : « *Je me dresse nu sur la terre vierge, devant le ciel à repeupler. Bah ! Je te reconnais, Phoïbos, etc.* » Les prosopopées à la Zarathoustra, les coquetteries de l'ironie barrésienne, les artifices du style portent la marque d'un temps où l'on était « littéraire » avec un peu moins de respect humain qu'aujourd'hui. Et l'auteur s'adresse encore à son ancienne hypostase, Nathanaël. À la fin du volume, il dit *camarade*, presque *tovaritch*, à ce lecteur de choix. Le peplum a cédé à la veste de cuir. Je me permets de trouver savoureux le changement, mais de préférer le tour simple et direct des pages où M. Gide semble tenir son journal intime, suivre sans façon cet examen de conscience sévère et inquiet, où nous ont habitués ses dernières œuvres,

et qui fera sa gloire. *Les Nouvelles Nourritures* affectent d'être plus terrestres encore que les autres ; je veux dire que l'auteur en arrive à chanter la joie de n'être qu'un homme, un animal social et industriel, la fierté de l'agnosticisme et de l'action, pour un peu la morale stakhanovienne, comme on dit au pays des Soviets. Mais cette position ne paraît pas satisfaire pleinement une âme comme la sienne. M. Gide est certes sincère, voire enthousiaste, mais il n'est pas simple. De même que Barrès inventant le mythe Lorraine, il semble parfois se rappeler qu'il a fabriqué lui-même ses idoles et dire, au rebours des vrais croyants : « J'ai choisi la foi. » Et non : « Elle m'a choisi. »

Il a laissé par exprès subsister des chapitres où on lit encore : « *Je reviens à vous, Seigneur Christ, comme à Dieu, dont vous êtes la forme vivante.* » Ou bien des passages qui exigent une note de 1935 : « *Sur cette pente [du communisme] qui m'apparaît une montée, ma raison a rejoint mon cœur. Que dis-je ? Ma raison, aujourd'hui, me précède...* » Après des pages qui sont des blasphèmes, ou à peu près, on lit ces lignes : « *Mais tout de même ce que j'appelais Dieu jadis, ce confus amas de notions, de sentiments, d'appels [etc.], tout ceci me paraît aujourd'hui, quand j'y songe, beaucoup plus digne d'intérêt que le reste du monde, et que moi-même et que toute l'humanité.* » Comme on aimerait une chronologie dans ces textes ! elle serait éloquente. Trop nette, trop grossière, dira M. André Gide ? Le souci de montrer comme simultanés les états successifs de son esprit est garant de notre conjecture : même aujourd'hui, en disant *inveni portum* ! il ne se trouve pas à l'abri des remous et tempêtes. La tâche du critique, du clarificateur, n'est point facile à son égard.

Il y a dans la première partie des *Nourritures* quelques déclarations contre l'intellectualisme : « *Ah ! qui délivrera mon esprit des lourdes chaînes de la logique !* » Et aussi cet aveu singulier : « *L'illogisme m'irrite, mais l'excès de logique m'exténue.* » Quel argument ! La logique n'a pas d'excès, si l'on y songe ; et que son exercice fatigue, les logiciens eux-mêmes l'accorderaient. Une critique délicate du *je pense, donc je suis* conduit M. Gide à y substituer *je sens que je suis*, ce qui, depuis Maine de Biran et bien d'autres, n'a rien d'une découverte. Mais toutes ces démarches conduisent à l'idée que la connaissance de l'être, la vraie, la profonde, s'opère par l'amour, voire la volupté, lesquels confèrent le don d'intuition cosmique : « [Les désirs] étaient [seuls] capables de m'instruire. J'y cédaï » (p. 99). Et cette intuition lui a montré la force divine de la vie, la sublimité de la nature, toute menée par la recherche du plaisir. M. Gide célèbre cette aspiration universelle dans quelques pages (12, 97), qui sont fort belles, lucrésiennes si on veut.

Il lui reste à dépouiller ce que le christianisme a pu laisser de dolorisme en lui. Il vitupère le culte de la tristesse en littérature, sans réfléchir que si les bons sentiments ne sont pas un bon sujet (il l'a dit souvent), la joie n'est pas un thème meilleur : pour cette raison que les perceptions négatives, les états de privation sont infiniment mieux ressentis par l'homme, plus riches en nuances, plus exprimables. Il assure que la parole du Christ « *Heureux ceux qui pleurent !* » n'est pas un encouragement à pleurer, car « *elle embrasse la tristesse même dans la joie* ». Oui ; mais elle fait à la tristesse sa part irréductible et enseigne qu'elle doit être éternellement consolée, que la malfaçon de l'univers sensible est congénitale. Nietzsche n'aurait pas, sauf erreur, cherché à biaiser là-dessus. Lorsque M. Gide professe que désormais ses ennemis personnels, ce sont les « *perversisseurs, assombrisseurs, affaiblisseurs, rétrogrades, tardigrades et plaisantins* », lorsqu'il en veut à tout ce qui rend l'homme moins confiant en la vie, moins prompt à l'aménager, il épouse la querelle du marxisme contre la religion. Le voilà aussi qui annonce sa croyance au progrès (p. 140) et qui annonce « *tout cela sera balayé* » en pensant aux préjugés, aux routines, et aussi aux angoisses métaphysiques.

L'homme neuf que saura façonner la société neuve (de gré ou de force, j'imagine) ressemblera au païen fabuleux qu'ont forgé les poètes parnassiens. Peut-être même à l'animal (p. 152) qui vit dans le présent, sans souci des maux imaginaires, c'est-à-dire sans représentations aberrantes. Il construira, je pense, des usines à l'infini, produira pour consommer et consommera pour produire. Il sera, malgré tout, moins simplement heureux (ou avec plus de sacrifices) que le singe ou le mollusque. Un peu de la malédiction primitive subsistera : l'obligation de travailler et de créer, ce qui, en soi, est noble, mais désagréable, et un peu absurde. Si le monde n'a pour fin que d'être équipé, exploité, étendu jusqu'à d'autres planètes, on peut trouver qu'il serait plus merveilleux encore sans tout cet aria...

Mais il ne s'agit pas de décourager l'écureuil qui tourne dans sa cage. M. Gide exhorte donc le *camarade* à améliorer la vie sans arrière-pensée, à en accepter les conditions terrestres, puisqu'il en est seul responsable. « *N'admet plus rien de plaintif en ton cœur... Le responsable de presque tous les maux de la vie, ce n'est pas Dieu, ce sont les hommes... tu ne prendras plus ton parti de ces maux.* » Strictement parlant, cette formule peut être approuvée par tout le monde, car la *presque* laisse la porte ouverte à tous les déboires qui pourraient, malgré tout, survenir. Le quiétisme est une hérésie, l'ascétisme une forme extrême de la piété ; leur contraire est raisonnable, humain aux yeux des croyants mêmes. M. Gide, croyant rompre tous les ponts, en laisse quelques-uns. Le Galiléen

n'est pas tout à fait vaincu en son cœur.

Les Nouvelles Nourritures contiennent des pages fort belles et fort émouvantes où le lyrisme, l'éloquence même sont du meilleur aloi. L'apostrophe aux hommes futurs, aux successeurs inconnus, ivres de vie, tels que M. Gide les suppose, ouvre et conclut le volume. Il y a aussi des dialogues, des suites de maximes, des pseudo-poèmes (il les nomme ainsi), des *sketches* véritables ; tant de diversité et de couleur n'abonde pas en général dans les livres de moralistes. Chose à noter. M. Gide, étant prosateur, brille encore dans le verset, qui n'est décidément pas un genre difficile, mais les petites strophes *ingénues* (l'épithète est de lui) qu'il nous offre çà et là, en style de cantique, n'ont vraiment pour qualité que d'être insérées, si j'ose dire, à la blague :

Eblouissement tendre,
 Accueille mon réveil !
 Je suis loin de prétendre
 À l'immatériel ;
 Mais t'aime, azur sans tache.
 Léger comme Ariel
 Je meurs si je m'attache
 À quelque coin du ciel.

Car on ne peut jamais assurer que M. Gide n'exerce pas un peu de parodie ou de dérision sur les divers styles qu'il emploie. Les pages finales, où il y a ensemble des roseries plaisantes et des accents tribuniciens, seraient alors bien délicates à juger. Elles offrent peut-être l'expression de ce qui emballerait M. Gide si M. Gide pouvait s'emballer... Mais on y retrouve les thèmes profonds qui ont toujours hanté l'auteur, depuis l'époque de sa polémique avec celui des *Déracinés* : le goût de déraciner, justement, de ne pas laisser reposer l'âme dans une sagesse fixe, et aussi la vocation de bourreler l'esprit, non de l'apaiser, de proclamer la beauté de l'existence, les joies de la liberté pure, non sans une vague résonance de tristesse et de remords, de quitter Dieu sans parvenir à l'oublier, de tirer sans cesse sur des chaînes jamais rompues. Tout cela c'est M. André Gide même. Communiste ou non, il n'a pas fini de nous étonner ni de nous apprendre à cultiver tout autre chose que la sérénité. L'Éternel lui dit avec humour (p. 74) : « *Oui, je sais, je suis à la mode* », par allusion à un mot fameux de Buloz. Il sait bien que ceux que choque le plus cette mode, ce ne sont pas les athées.

[...¹]

1. La fin du feuilleton est consacrée à *Service inutile*, de Montherlant.

244-XXI-3

GASTON RAGEOT

(Cahiers de Radio-Paris, 15 janvier 1936, pp. 90-5)

André Gide 1895-1935

M. André Gide a publié, en 1895, *Les Nourritures terrestres* ; il vient de publier, en 1935, *Les Nouvelles Nourritures terrestres*. Il est impossible de mieux délimiter soi-même sa carrière et d'assurer, par ce jalonnement même, une plus exacte mesure du chemin spirituel parcouru en quarante ans.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler la situation très particulière qu'André Gide occupe dans la littérature, ou plus exactement dans l'histoire des idées et des mœurs. C'est un écrivain dont personne parmi vous, ni moi-même, ne pourrait dire qu'aucun de ses livres est l'objet d'une prédilection constante et sur lequel nous nous jetons chaque fois que nous souffrons du mal dont il fut le principal interprète, — à savoir l'inquiétude. Il n'a pas, à proprement parler, écrit de chefs-d'œuvre ; il a cependant possédé une autorité et une gloire auxquelles n'atteignent pas toujours les auteurs des chefs-d'œuvre les plus authentiques.

Cette comparaison qu'il nous propose lui-même entre ses deux volumes de titres semblables et de substance différente, va précisément nous permettre, en établissant le passage de son esprit des problèmes moraux aux problèmes sociaux, de découvrir la raison pour laquelle son autorité d'autrefois apparaît aujourd'hui tout ensemble plus contestée et plus contestable. M. André Gide, en effet, semble rejoindre la tradition déjà établie des grands Immoralistes et des sceptiques, de tous ceux qui ont fait, dans leur jeunesse, profession de combattre les préjugés et d'affranchir leur personnalité de toutes les obligations traditionnelles, tels Anatole France, Maurice Barrès, Jules Lemaître, et qui, soudain, à l'occasion de circonstances le plus souvent fortuites, se sont déterminés, dans la pratique sociale, avec une passion et dans une direction également imprévues. Son être psychologique et moral dissous par son analyse et sa dialectique, Maurice Barrès n'a pu le reconstituer que sur la terre des morts ; on a vu M. Bergeret prendre place sur l'estrade des meetings socialistes et l'auteur des *Contemporains*, qui, dans ses conférences éclatantes, répétait presque indéfiniment, en les frottant, le geste symbolique de se laver les mains, a fini à la tête de la ligue de la Patrie française.

Ne nous étonnons donc pas, aujourd'hui, des opinions de l'auteur de *L'Immoraliste*, qui niait toute obligation individuelle, et qui, aujourd'hui, fait mine de se passionner pour la dictature prolétarienne : il n'y a là qu'une aventure spirituelle des plus ordinaires.

*

Pour vous fixer le portrait, tout à la fois physique et moral, d'André Gide au moment où il publia le premier volume dont nous parlons aujourd'hui, permettez-moi de mettre sous vos yeux son image matérielle que j'emprunte à la plume, si j'ose dire, d'un peintre : voici, en effet, comment Jacques-Émile Blanche a fixé les souvenirs qu'il a gardés du temps où son jeune modèle venait poser chez lui.

Ce jeune Huguenot si pâle, aux sombres cheveux plats, qui se prétend timide mais affirme tant d'autorité, je l'avais rencontré chez Robert de Bonnières. Voilà qu'il pose dans le cabinet de toilette vert que j'avais alors à l'atelier d'Auteuil. La lumière de cette petite pièce l'a séduit comme celle d'un aquarium.

Mon modèle, maigre, mais de construction robuste, frileux et comme ramassé sur lui-même, a déposé son ample macfarlane pour s'asseoir sur un fauteuil de paille anglais, coincé entre une porte couleur de pistache et une armoire à glace de Maple. Des hortensias roses sont à terre. Le visage un peu chinois du jeune évangéliste, un grain de beauté volumineux le marque ; ses yeux d'hématite, bridés et étincelants, vous fixent avec le regard d'un prédicateur. La tête est soutenue par une main aux doigts en spatule épais, qu'orne un anneau d'or ; l'autre main tient un livre posé sur l'un des genoux ; les jambes croisées flottent dans un pantalon de cheviote, gris comme la veste. Extrêmement romantique, mais qui se défend de l'être, mon nouvel ami parle, les dents serrées, avec une charmante onction, une langue précise, pure, qui tranche sur la redondante logomachie d'alors.

Tous les traits de ce portrait sont à retenir pour pénétrer dans l'œuvre : tour protestant de l'esprit, formation intellectuelle aussi large, curiosité aussi passionnée que peuvent être celles d'un homme de ce temps, formation presque puritaine de la sensibilité et de la volonté, dont l'âme finira par s'appliquer, non pas à contenir, mais, par révolte, à exalter l'autre. André Gide ressemblera ainsi à Maurice Barrès par un effort analogue, quoique de sens opposé, pour exalter leurs jouissances, naturellement assez froides, de la vie et de ses biens. Tous ces éléments ont commencé par s'opposer les uns aux autres dans l'âme de Gide, de sorte qu'il a vécu le drame intime le plus intense et peut-être le plus violent de toute sa génération. Ajoutons qu'il fut un enfant chétif, malingre, qu'il dut interrompre ses études à douze ans ; il fut contraint à des voyages, à des séjours à la campagne et fut ainsi tout naturellement incliné à la méditation. Vers dix-huit ans, il reprend ses études, précoce comme tous ceux qui ont vécu par la pensée, se sont formés à part, il se lance de bonne heure dans la littérature, écrit un volume de vers, *Les Cahiers d'André Walter*, qui commence déjà à créer autour de lui une atmosphère avantageuse de demi-scandale. Il se lie avec les jeunes écrivains d'alors, notamment avec Pierre Louÿs. Il fréquente les grands salons littéraires, celui de Mal-

larmé, celui de Heredia, discute, exerce son intelligence, sa curiosité passionnée. Il part en voyage et est-il à ce moment déjà souffrant ? Le certain, c'est que les deux événements essentiels de sa vie ont été alors ce voyage et une maladie. À Biskra, il a vu la mort en face : il est revenu de cette épreuve tout autre, brûlant ce qu'il avait adoré, il ne peut plus supporter les salons, les discussions, les théories, le symbolisme, les écoles, ni même son auguste maître, Mallarmé. Il est d'une nervosité telle qu'il a pu dire : « *Quand je vois les autres boire du café, cela m'agite.* »

Il est préoccupé du ciel, de Dieu, de son salut et il ne sait comment vivre parmi les hommes qu'il juge des hommes épais et plats, ne comprenant rien à rien et qui ne se soucient même pas de leur propre destin. Il s'écrie : « *La pensée des autres est plus inerte que la matière elle-même.* »

Il est en grand péril moral ; l'inquiétude de l'époque bat son plein dans ce cerveau troublé, dans ce cœur desséché : c'est pour se sauver qu'il écrit ses premières *Nourritures terrestres*, ce livre si personnel que trois articles seulement en signaleront l'apparition et qui, d'abord, avant d'aller aux nues, tombera dans l'indifférence générale.

Les Nourritures terrestres reposent sur cette idée qu'il appartient à chacun de nous de faire son salut. André Gide croit avoir fait le sien et, s'il écrit, c'est afin de passer aux autres ses recettes : la vie est une nourriture parfaitement comestible mais, comme la plupart des produits de la terre, comme la chair des bêtes, elle n'est pas comestible naturellement : il faut l'accommoder. Ainsi, Gide, dans son livre, s'adresse à un être imaginaire, qui est un peu tous les jeunes hommes de son âge :

Nathanaël, écrit-il, j'aimerais te donner une joie que n'a donnée encore aucun autre. Je ne sais comment te la donner, et pourtant cette joie je la possède. Je voudrais m'adresser à toi plus intimement que ne l'a fait aucun autre, je voudrais arriver à cette heure de nuit où tu auras successivement ouvert ou fermé bien des livres, cherchant dans chacun plus qu'il ne t'avait encore révélé, où tu attends encore, où ta ferveur va devenir tristesse de ne pas se sentir soutenue. Je n'écris que pour toi, je ne t'écris que pour cette œuvre. Je voudrais écrire ce texte libre de toute pensée, où tu ne croirais voir que la projection de ta propre ferveur. Je voudrais m'approcher de toi et que tu m'aimes.

Quelle est donc cette recette merveilleuse dont André Gide prétend détenir le secret ? Là, nous pénétrons tout à la fois au fond de sa doctrine et de sa sensibilité. Il a été malade, il a failli mourir, il a retrouvé la vie. Il sait, d'expérience, quel est ce bien-là, le seul, le souverain bien, la vie. Vivre, c'est puiser en soi toutes les aspirations, tous les désirs, les exalter, les intensifier, il n'y a point d'autre joie, mais que cette joie est donc enivrante ; écoutez cette fièvre de convalescence à l'accent si lyrique :

Tu n'imagines pas, Nathanaël, ce que peut devenir enfin cet abreusement de

lumière où la sensuelle extase se donne cette persistante chaleur : une branche d'olivier dans le ciel, le ciel au-dessus, les collines, un chant de flûte à la porte d'un café. Alger semblait si chaude et pleine de fièvre que j'ai voulu la quitter pour trois jours, mais à Blida où je me réfugiai, j'ai trouvé les orangers en fleurs. Je sors dès le matin, je me promène, je ne regarde rien, je vois tout...

Ainsi, il n'y a d'autre inquiétude que celle de ceux qui ne savent pas vivre et qui se demandent comment vivre. André Gide, selon cette aptitude au sermon et ce goût d'évangélisme noté par son peintre, proclame une morale contraire à toutes les morales : il enseigne qu'il faut discipliner ses désirs, non pas, à la manière périmée, pour les contenir, mais au contraire, pour les fortifier, pour les stimuler, pour les créer. La sagesse n'est pas dans la raison, mais dans l'amour, telle est la recette suprême qu'André Gide prétend apporter à la jeunesse des environs de 1900. Et la jeunesse l'a suivi, non seulement en France, mais dans tous les pays, car la jeunesse répond toujours à ceux qui lui proposent de se délivrer de toute contrainte, de se fier à ses seules énergies, de suivre ses rêves. Mais les rêves passent, les guerres viennent, les épreuves parlent. La jeunesse, surtout, passe et, quand elle a disparu, que reste-t-il ? C'est pourquoi, au lendemain de la guerre, la génération gidienne a cessé d'être gidienne et l'on a trouvé, dans un écrivain prématurément disparu, André Lamandé, l'un des historiens les plus exacts des aspirations d'après-guerre, un accusateur véhément du Gidisme. L'auteur des *Immoralistes* avait détruit sans reconstruire, car comment fonder sur la passion même, si précaire et qui se détruit elle-même, non pas même le bonheur, mais seulement la paix de l'âme ?

Où en sommes-nous donc aujourd'hui avec le dernier volume et quelle est la nouveauté des *Nouvelles Nourritures terrestres* ?

Nous devons d'abord rendre à André Gide cette justice qu'il est resté fidèle à lui-même. Il est, dans la décade, parfois féconde mais souvent critique, de soixante à soixante-dix ans, resté convaincu, comme au lendemain de sa convalescence algérienne, que le seul bien humain, c'est la joie et que l'homme, comme la nature entière, est fait pour le bonheur. Mais son expérience de la vie, sa connaissance des autres hommes, l'observation de lui-même, l'ont convaincu qu'on ne peut être heureux tout seul, d'une part, et que, d'autre part, on ne peut faire le bonheur des autres si on n'est pas heureux soi-même. Il est toujours immoraliste, car il estime que le principal obstacle aux jouissances de la vie, ce sont les préjugés, les obligations que les sociétés imposent aux hommes, comme les parents brident les enfants pour les bien élever. Mais il a découvert que le désordre et la misère empoisonnent pour lui tout plaisir. Personnellement, il n'a pas le goût du luxe ; il préfère le repas d'auberge à la table la

mieux servie, le jardin public au plus beau parc enclos de mur, et il détesterait une œuvre d'art dont l'admiration et la jouissance ne pourraient être partagées. L'interlocuteur imaginaire qu'il appelait autre fois Nathanaël, il l'appelle aujourd'hui « *camarade* » parce que toutes ces immensités de misère, de détresse, de gêne et d'horreur que le monde d'aujourd'hui offre à nos yeux, suffisent à corrompre pour lui l'idée même de la joie.

André Gide est né en 1869, il a eu, comme tous ceux qui ont débuté par les épreuves du corps, une excellente santé. Aujourd'hui, néanmoins, comme jadis celui de la maladie, se pose pour lui le problème de l'âge : c'est là le fond humain de son dernier ouvrage, il cherche à se délivrer du passé, qui est la sclérose de l'âme, à secouer toutes les habitudes, les idées faites, les principes admissibles. Il veut rester un « *Adam frais* », accusant son culte du désir, de l'élan, de l'aspiration. Être n'est rien, c'est vouloir être qui est tout. Et voilà pourquoi, soucieux de rester un interprète de son temps, après avoir exprimé et tenté de guérir l'inquiétude des hommes, il se propose de traduire et entreprend d'apaiser l'inquiétude des peuples. Noble tâche, dangereuse entre toutes, et dont les risques s'accroissent à mesure que s'élargissent les ambitions.